***Diversité d’actions et culture, les ingrédients d’un projet de transformation vers davantage de soutenabilité : le Cas d’un village utopique***

***Mickaël LANDEMAINE***

# Résumé

Les enjeux auxquels nous sommes confrontés nous rappellent chaque jour avec davantage d’insistance la nécessité d’étudier « *la viabilité et le potentiel émancipateur des alternatives présentes dans le monde*» (De Sousa Santos, 2016), ainsi que leur capacité à fournir des inventions et à élargir la gamme des solutions disponibles pour résoudre les problèmes de société (Laville, et Salmon, 2015). Ils nous invitent à nous départir de la tentation d’une mise en accusation de leurs ambiguïtés et insuffisances qui en minerait le potentiel, mais davantage à être attentif à ce qui serait de nature à les consolider et à permettre à d’autres d’assurer leur développement. Imprégné de cette perspective nous allons nous immerger dans le cas du village Emmaüs Lescar-Pau. Outre le fait qu’il occupe une place tout à fait singulière dans le tissu associatif français, il nous offre la possibilité de voir la place centrale et plurielle que tient et continue de tenir la culture dans son dispositif, donnant à voir au travers de ce prisme une des clés de son évolution.

Mots clefs

**Culture, soutenabilité, transformation, inclusion, ouverture**

#### Introduction

Le village Emmaüs Lescar-Pau trouve son origine en 1982 dans la création de l’association *Les Amis d'Emmaüs de la région de Pau*. Les coupures de presse de l’époque la présentent alors comme une communauté Emmaüs traditionnelle cherchant à créer un lieu pour « *aider celles et ceux qui veulent bien s’aider eux-mêmes* »[[1]](#footnote-1) et où « *chacun se sente libre et respecté »*[[2]](#footnote-2)*.* Sa création se justifie à l’époque par la carence de prise en charge et de solutions pour les plus démunis. Elle compte trouver modestement son équilibre autour d’une activité de récupération et de ramassage, tout en portant l’objectif de proposer par ce biais à une vingtaine de personnes de se remettre sur pieds. Trente-cinq ans plus tard, la petite association d’origine est devenue « village », une « alternative systémique » s’attaquant aux piliers du système (Azam, 2019), réunissant plus d’une centaine d’habitants. Paul Ariès n’hésite pas à dire à son propos qu’il représente désormais « *une expérience sociale radicale, une manière de penser et de pratiquer ici et maintenant la société du bien-vivre* » (2012)[[3]](#footnote-3), ce qui fait écho aux premiers mots que l’on retrouve quelques années plus tard dans une auto-édition du village : «  *Notre village ne figure pas sur la liste des plus beaux village de France, mais, s'il fallait un classement des plus ingénieux, des plus contestataires, des plus libertaires, des plus laborieux, des plus solidaires, nous serions dans la tête de la liste* » (2015)[[4]](#footnote-4). En quelques années la petite association d’origine est ainsi devenue un acteur incontournable de son territoire. Passant du statut de simple communauté emmaüsienne à celui d’acteur d’une communauté beaucoup plus vaste. Cette transformation et à relier à la place particulière de la culture dans son évolution, à la réflexivité et à la pensée systémique qui s’y sont développées, lui donnant une véritable maturité pratique et politique, mais aussi une singularité économique et de gestion pour agir dans le sens d’une transformation sociale.

#### « Osons risquer l’utopie avec et pour l’homme »

Certainement avez-vous déjà franchi la porte d’une salle de vente Emmaüs, et probablement avez-vous en tête un capharnaüm d’objets disparates, de meubles, de livres et de vieux vêtements et vous remémorez-vous le plaisir que vous avez eu (ou pas) à essayer de trouver la pièce rare. Entrer au village Emmaüs Lescar-Pau offre une toute autre perspective. D’abord c’est effectivement un village, avec sa place centrale, ses rues, son restaurant, son bar, son épicerie, ses habitations[[5]](#footnote-5), sa ferme alternative et ses espaces hors les rues. C’est un lieu culturel où vous pouvez venir pour les nombreux concerts, rassemblements et conférences qui y sont organisés. C’est aussi une recyclerie inscrite dans le réseau des déchèteries où vous pouvez venir déposer tout ce dont vous souhaiter vous débarrasser et qui trouvera ensuite une seconde vie. Enfin, c’est un espace de vente de plus six mille mètres carré accoudé à vingt-sept ateliers de tri, réparation, revalorisation et écoconstruction, etc. On essaye d’y manger ce qu’on y produit, de construire à énergie positive, d’y offrir un toit et un travail à ceux qui sont dans le besoin ou qui veulent vivre autre chose, et on y soutient toutes les luttes sociales et environnementales jugées pertinentes par le collectif : du mouvement des Gilets Jaune, aux marches pour le climat, en passant par la défense des semences paysannes, etc. Plusieurs milliers de visiteurs y viennent tous les jours d’ouverture pour chiner et parfois davantage lorsque le village organisait son festival annuel, brassant des personnalités du monde entier.

Tout ceci constitue la face facilement perceptible de cette initiative, donnant à voir une variété de propositions. Mais tout ceci est avant tout le résultat d’un cheminement intellectuel sensible et pratique, qui a très tôt interprété la possibilité d’un changement grâce et au travers de la culture, cherchant en permanence à partager et à s’enrichir des autres.

## S’ouvrir aux autres : une manière de tendre vers une cohérence globale

L’ambition de la petite association de départ s’est forgée avec l’intuition que des réponses aux enjeux sociétaux se construiront au travers de la multiplicité de ses articulations avec l’ensemble de la société. Sa logique de développement s’est ainsi fondée sur une volonté de coopération, se prédisposant à apprendre et à savoir coopérer.

Très tôt des échanges avec le Sud s’organisent. Parmi ceux-ci-ci les rapports établis avec leurs collègues burkinabés et camerounais révèlent leur importance. De ces cultures confrontées à une diversité de problématiques, souvent sans autres ressources que le volontarisme et la solidarité d’une communauté, se forge la conviction qu’un avenir est possible à partir du moment ou un collectif comprend et assume le fait que ses perspectives résident avec tout dans son implication et sa cohésion. Ceci participe de l’intégration puis de la promotion d’une philosophie prônant une autonomie plutôt qu’une logique d’assistance.

Des peuples originaires d’Amérique latine, elle s’imprègne des fondamentaux politiques du *buen vivir[[6]](#footnote-6)*. D’initiatives collectives comme Marinaleda[[7]](#footnote-7) (Espagne), elle renforce ses convictions politiques autour de la nécessité de vivre dans une économie collective qui partage ses ressources au profit de tous. De rencontres avec différents éco-lieux, différentes ressourceries ou autres initiatives, elle puise son inspiration dans le respect de la nature et s’inspire des principes d’une *sobriété heureuse* (Rabhi, 2014)[[8]](#footnote-8). Le projet se nourrit ainsi de différents modèles et s’en approprie certains aspects pour bâtir le canevas de son propre concept, conscient que sa construction comme sa pérennité dépendent de son ouverture.

## Miser sur des dispositifs inclusifs : une possibilité de tendre vers davantage de réflexivité

Un modèle nouveau ne peut être conçu par des sages quelconques, mais doit être « *le résultat d’un processus collectif à travers lequel sont mobilisées, voire crées, les ressources et capacités des participants*» (Crozier & Friedberg, 1977)[[9]](#footnote-9) et suppose une transformation du système de pouvoir. Ces propos font écho à une tribune du journal de l’association où l’on peut lire : « *Le malaise vient du fait que les acteurs du terrain ne sont pas les décideurs. Pour combattre l’exclusion il faut que les gens de la base soient auteurs des décisions […]»* et il est nécessaire d’amener *« le peuple à mettre en commun ses idées, à prendre conscience de son pouvoir, de sa capacité à se définir et à choisir[…]*» (2013)[[10]](#footnote-10).

Il est ainsi très tôt pressenti qu’une résolution des problèmes passe par des interactions régulières, par la possibilité offerte à des individus de communiquer et d’interagir de manière répétée, de développer un esprit critique, afin de posséder un capital social qui les aide à mettre en place des dispositifs pour résoudre leurs problèmes de vie en commun, mais aussi de comprendre les enjeux du monde dans lequel ils vivent et de positionner par rapport à eux. Une vie de village se développe ainsi avec la proximité de ses interactions et la reproduction de ses instances participatives. Parallèlement ses portes s’ouvrent afin de dépasser un repli tout en sensibilisant à la possibilité de créer des alternatives.

## Multiplier les liens : une force pour construire et pour tenir

Le fonctionnement économique de l’association repose au départ sur son activité principale de récupération présentant un certain nombre de limites, à la fois pour trouver une seconde vie pour une diversité de matières collectées, pour parvenir à une autonomie, mais aussi pour prendre part pluridimensionnellement à une perspective de transformation de notre modèle de développement vers davantage de soutenabilité. Un écosystème métis et des solutions se sont ainsi progressivement construites au travers des relations nouées avec l’extérieur et des apprentissages individuels et collectifs qui en ont résulté.

A titre d’exemple le partenariat noué avec Ouateco, PME familiale industrielle de recyclage de papier développant une économie circulaire, lui a permis de trouver des débouchés supplémentaires pour une partie de ses matières collectées, répondant ainsi à des préoccupations écologiques, tout renforçant un modèle aux valeurs proches. C’est aussi le cas quand elle décide d’initier des activités agricoles. Une manière de revendiquer un rapport particulier à la nature, d’éliminer des déchets, de mieux se nourrir, de favoriser une sensibilisation du public. Ouvrant par ailleurs la possibilité d’entretenir des réseaux d’entre-aide, d’imaginer et de concevoir d’autres activités de service (restauration, vente de produits maraichers, activités apicoles, etc.) elles-mêmes en mesure de trouver un véritable essor, et capables par leur prisme d’élargir un engagement politique. Chaque lieu d’intervention, chaque sujet, devenant un terrain de questionnement, de compréhension et un moyen de participer d’un mouvement en particulier.

Sur un autre plan, des rapprochements s’opèrent dans le même temps avec de multiples associations pour soutenir différentes causes, à l’image de la coopération avec Bizi[[11]](#footnote-11) et le mouvement Alternatiba[[12]](#footnote-12) pour le climat. Tout ceci procède d’un enrichissement mutuel, mais aussi d’une force pour avancer des idées et pour tenir.

## Associer des expériences culturelles : vecteur de coopération et de cohésion

Au fil du temps, la mise en place d’activités culturelles est aussi devenue un axe essentiel du projet, permettant de changer un regard sur les personnes accueillies, de disséminer un message politique, tout en donnant la possibilité aux acteurs du projet de développer leur propre esprit critique. Comme se plaisait à le dire Christian Coméliau « *les connaissances et les réflexions ne peuvent s'accumuler que si elles circulent. Cette circulation exige sans doute un certain nombre de conditions techniques (qui ne sont sûrement pas insurmontables) ; elle demande surtout une capacité d'ouverture et de dialogue* » (1994, p. 73)[[13]](#footnote-13). Ceci fait écho à la problématique des « *“communs” qui ne peuvent s’identifier, se définir et se* *prendre en compte sans les autres* » (Dardot et Laval, 2015)[[14]](#footnote-14), mais aussi à l’ambition d’un développement durable qui s’oppose à la construction d’un système isolé.

De cette manière l’association devenue village affirme sa spécificité, son rôle en tant que partenaire culturel tout en ayant entrevu qu’un épanouissement apparait constitutif d’un accès de tous à la culture. Condition *sine qua non* pour « *rendre le projet de développement durable véritablement humain* » (Paradas, 2012) et souvent occultée dans la perspective d’un changement paradigmatique (Parizeau, 2014)[[15]](#footnote-15). Ainsi, de multiples conférences s’organisent sur place, faisant intervenir une diversité impressionnante de personnalités, tant du milieu militant, universitaire, économique, que politique[[16]](#footnote-16).

Tout ceci nous permet de mieux comprendre la géométrie de ce village et le sens que revêt pour lui le terme utopie : « *Une utopie est multidimensionnelle. Ses différentes composantes sont en cohérence, les actions développées dans un domaine renforcent celles déployées dans un autre domaine. Un concepteur d’utopie, un individu ou un groupe est un créateur innovant. Il dispose d’une capacité à s’affranchir des modes de pensée domminantes, voire à désobéir. Il remet en question de manière subversive ce qui semble évident. A la place il propose autre chose, des alternatives. Spontanément ou explicitement le concepteur d’utopie pratique la pensée systèmique. Il perçoit le monde dans son ensemble, il en maîtrise les différentes composantes[…]*» (2012)[[17]](#footnote-17). Il ne s’agit donc pas de quelque chose hors du temps, d’inateignable, mais au contraire quelque chose de concret, de vivant, de reproductible : une démarche nouvelle à regarder avec un œil nouveau.

#### Conclusion

Alors que nous assistons à une contestabilité croissante des modèles de développement de l’entreprise (Godard & Hommel, 2006[[18]](#footnote-18) ; Pérez & Silva, 2013)[[19]](#footnote-19), et qu’il semble venu le temps de penser une autre gestion (Carvalho de Franca Filho &Eynaud, 2019)[[20]](#footnote-20), la trajectoire présentée ici apparait source d’inspiration. Sans être un modèle parfait et sans être exsangue d’un certain nombre de problématiques, une voie est ici ouverte pour tendre vers davantage de soutenabilité sociale et environnementale.

A laisser s’immiscer pluridimensionnellement la culture dans un projet, s’ouvrirait la voie à une compréhension du monde, à la création de liens, à des actions de solidarité, soutenables et concrètes. Une manière de produire de la richesse relationnelle capable de susciter de véritables changements ; le contraire d’un repli sur soi ou d’une vision communautariste sectaire. Comme se prête à la dire Serge Raynal, « *Pour posséder les choses, il faut les nommer. Tel est bien le constat simple communément posé et qui règle notre rapport à l’Univers en matière de sens et d’intelligibilité*» (2009, p. 23)[[21]](#footnote-21).

Pour cela des flux d’action et de co-construction, de connaissance et d’apprentissage sont nécessaires. Pour que ces flux prennent toutefois leur pleine consistance, pour qu’ils puissent irriguer les structures et se disséminer plus largement, une connaissance va devoir être développée tant dans la diversité des personnes qui constituent la structure que dans ses périphéries. Cela implique donc de re-lier : « *créer ou recréer des liens, établir ou rétablir une liaison* » (De Bal, 2003, p. 103)[[22]](#footnote-22). Ceci nous semble être à mettre en relation avec le devenir d’une économie sociale et solidaire au sens large, et de ses propres difficultés à prendre une distance suffisante par rapport au modèle de développement actuellement à l’œuvre et aux perspectives qu’il dessine. Un renouveau est peut-être à imaginer à partir d’expériences comme celles-ci.

1. Extrait de l’article « Une nouvelle communauté Emmaüs à Pau », *La république*, 12 mars 1982. [↑](#footnote-ref-1)
2. Extrait de l’article « Les chemins de l’abbé Pierre, Une communauté Emmaüs se créé en Béarn », *Journal Sud-ouest*, 1982. [↑](#footnote-ref-2)
3. Ariès, P. (2012). *Quelle utopie pour Emmaüs ?* Entretiens avec Germain Sarhy, Villeurbanne, Golias. [↑](#footnote-ref-3)
4. Compagnons d'utopie(s) [Texte imprimé] : scènes de la vie du village Emmaüs Lescar-Pau / [publiées par la Communauté Emmaüs Lescar-Pau] ; préface de Magyd et Tayeb Cherfi ; [avant-propos et photographies de Georges Bartoli], Publication : Toulouse : Éditions Privat, DL 2015 [↑](#footnote-ref-4)
5. 15 maisons, 9 chalets, 30 mobil homes, une épicerie-laverie, un « bâtiment de vie » pour les compagnons de passage avec 34 chambres individuelles, un wagon avec 2 appartements, un centre d’accueil pour 17 personnes. [↑](#footnote-ref-5)
6. Concept qui vise à s’appuyer sur le principe d'une relation harmonieuse entre être humain et la nature, d’une vie communautaire faite d’entraide, de responsabilités partagées, de production collective et de distribution des richesses selon les nécessités des membres de la communauté [↑](#footnote-ref-6)
7. Marinaleda est une commune de la province de Séville située dans le comarque de Sierra sud de Séville (Espagne). Elle compte une superficie de 24,8 km² et une population de 2 778 habitants selon son recensement de 2011. Son économie repose essentiellement sur l'agriculture. Elle est connue pour son expérience sociale fondée sur une idéologie de gauche. Expérience dirigée par Juan Manuel Sánchez Gordillo maire de la commune depuis 1979 et membre du Colectivo de Unidad de los Trabajadores - Bloque Andaluz de Izquierdas (CUT). La lutte ouvrière et paysanne organisée a permis d'atteindre quasiment le plein emploi pour tous les habitants (Source Wikipedia) [↑](#footnote-ref-7)
8. Rabhi, P. (2014). *Vers la sobriété heureuse*, Éditions Actes Sud. [↑](#footnote-ref-8)
9. Crozier, M. & Friedberg, E., (1977). *L’acteur et le système,* Paris, Le Seuil. [↑](#footnote-ref-9)
10. Extrait du *Journal Le CAIRN*, le trimestriel de la communauté Emmaüs Lescar-Pau, n°73 avril 2013, p.3. [↑](#footnote-ref-10)
11. Bizi est une association de type loi 1901 qui s'inscrit dans le mouvement altermondialiste. Ses objectifs sont axés sur la promotion de la justice environnementale et de la justice sociale au niveau mondial, comme au niveau local. Elle a été créée le 24 juin 2009 en perspective du sommet de Copenhague et avec le soutien de la Fondation Manu Robles-Arangiz, (source wikipédia). [↑](#footnote-ref-11)
12. Alternatiba (« Alternative », en basque) est un mouvement politique affilié au mouvement alternatif face au défi du changement climatique. Dans plus de cent villes de France et d'Europe, des événements festifs Alternatiba ont été réalisés. Des centaines d'initiatives y ont été présentées pour susciter des prises de conscience et des changements de comportements chez les citoyens et décideurs, (source Wikipédia). [↑](#footnote-ref-12)
13. Comeliau, C. (1994). « Développement du développement durable ou blocages conceptuels ? », *Revue Tiers Monde*, p. 61-76. [↑](#footnote-ref-13)
14. Dardot, P., & Laval, C. (2015). *Commun : essai sur la révolution au XXIe siècle*, la Découverte. [↑](#footnote-ref-14)
15. Parizeau, M. H. (2014). « Le développement durable et l’homo economicus: de l’occultation du concept de diversité culturelle », *Éthique publique. Revue internationale d’éthique sociétale et gouvernementale*, *16*(1). [↑](#footnote-ref-15)
16. A titre d’exemple, des personnalités comme Martine Aubry (alors première secrétaire du parti socialiste), Mario Conojeto (Maire d'Otavalo en Equateur), Jean-Manuel Sanchez Gordillo (maire de Marinaleda, Espagne), Pierre Rabhi (mouvement Colibris), Jérôme Gleizes (économiste et co-directeur d'Ecorev), d’Evos Morales et Jean-Paul Gevara Avila (Bolivie), Jean Ortiz (universitaire, spécialiste de l'Espagne et de l'Amérique du Sud), où encore Manu Chao, Jacques Higelin, Renaud, Manu Dibango, Jane Birkin etc. viendront sur place. [↑](#footnote-ref-16)
17. Extrait du *Journal Le CAIRN*, le trimestriel de la communauté Emmaüs Lescar-Pau, n°68 Janvier 2012, p.5 [↑](#footnote-ref-17)
18. Godard, O. et Hommel, T. (2006). « Les multinationales, un enjeu stratégique pour l’environnement et le développement durable ? », *La Revue internationale et stratégique*, n° 60, p. 100-111. [↑](#footnote-ref-18)
19. Pérez, R., & Silva, F. (2013). « Gestion des biens collectifs, capital social et auto-organisation : l'apport d'Elinor Ostrom à l'Economie sociale et solidaire », *Management & Avenir*, (7), p.94-107. [↑](#footnote-ref-19)
20. Genauto Carvalho de França Filho et Eynaud Philippe (2019). *Solidarité et organisation : penser une autre gestion*, Editions Erès. [↑](#footnote-ref-20)
21. Raynal, S. (2009). « Gouvernance et développement durable », *La Revue des Sciences de Gestion*, (5), p. 17-28. [↑](#footnote-ref-21)
22. De Bal, M. B. (2003). « Reliance, déliance, liance : émergence de trois notions sociologiques »*, Sociétés*, (2), p. 99-131. [↑](#footnote-ref-22)